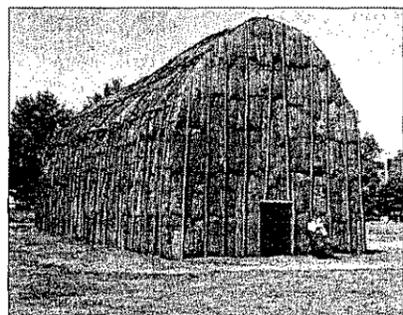


Les Hurons de Lorette et les premiers Auclair

Le choix du Village des Hurons de Lorette comme lieu de notre prochaine réunion annuelle nous fournit l'occasion de rappeler le destin tragique de cette nation et les contacts que leurs survivants ont pu avoir avec les premiers Auclair. Après six déplacements en l'espace de quarante-huit ans, les Hurons s'établissent finalement à la Jeune-Lorette en 1697. À cette date, tout près de là, dans la partie ouest de Charlesbourg, Pierre Auclair et Marie-Madeleine Sédilot ont mis au monde le huitième enfant d'une famille qui en comptera dix-sept. Cinq de ces enfants s'établiront tout près, de même que trois garçons d'André Auclair, le frère de Pierre. La question est de savoir si l'histoire des Hurons recoupe celle des Auclair.

Du lac Huron à L'Ancienne-Lorette



Maison longue huronne

Au 17^e siècle, le pays des Hurons se trouve à l'est du lac Huron, près de la baie Georgienne. On y accède par la rivière Outaouais, le lac Nipissing et la rivière des Français. En l'espace de quinze ans, les Jésuites y ont ouvert des missions dans huit bourgades. On y trouve treize Pères, qui emploient une soixantaine de Français. Tout irait bien si les Iroquois, ennemis jurés des Hurons, n'avaient pas résolu d'éliminer cette nation. En 1648, ils pénètrent dans leur territoire et passent à l'exécution. Les morts et les prisonniers se chiffrent par centaines.

La dernière mission à être détruite est la mission Sainte-Marie, la plus importante. Celle-là, ce sont les occupants qui y mettent le feu avant de s'enfuir. Aujourd'hui restaurée, Sainte-Marie-des-Hurons fait partie du circuit touristique de l'Ontario. En 1984, le pape Jean-Paul II, lors de son premier voyage au Canada, l'a mis dans son itinéraire.

Une partie des survivants fuit vers le sud. On retrouve aujourd'hui de leurs descendants dans l'Oklahoma, portant le nom de Wyandots. Les autres se réfugient dans une île de la baie Georgienne qu'ils baptisent Saint-Joseph. C'est là qu'ils passent l'hiver de 1650, dans une misère extrême. Au printemps, la solution qui s'impose est de se réfugier à Québec. Le convoi se compose d'environ 300 Hurons et de 60 Français. Partis le 10 juin, ils arrivent à Québec le 28 juillet, après avoir réalisé en canot un trajet de 960 kilomètres.

Après un hiver passé à Québec, les Jésuites installent leurs protégés sur une terre qu'ils ont louée sur la pointe ouest de l'île d'Orléans. Au fond d'une anse, un village est dressé, là où se trouve aujourd'hui l'auberge-restaurant La Goéliche. Un nouveau contingent étant venu les rejoindre, les réfugiés sont maintenant près de 800. Selon la coutume chez ce peuple à demi sédentaire, on fait un peu d'horticulture. Tout irait bien si les Iroquois n'avaient résolu de poursuivre leurs ennemis jusque dans leur dernier retranchement. Le matin du 20 mai 1656, ils attendent le moment où les occupants se rendent aux champs pour les assaillir. Ils en tuent et capturent 70, surtout des jeunes femmes.

Ceux qui restent sont rapatriés à Québec, puis les Jésuites les installent dans leur seigneurie de Notre-Dame-des-Anges, près de Beauport. Autour d'une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Neiges, les Hurons dressent de nouveau leurs maisons longues en écorce. L'endroit exact est inconnu. Il pourrait être situé à la hauteur de Bourg-Royal, où une chapelle a existé avant celle de Charlesbourg.

Mais voici que l'intendant Talon exproprie cette partie de la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges pour y construire des bourgs sur le modèle de celui de Charlesbourg. Les Hurons doivent de nouveau déménager. Cette fois, les Jésuites les installent dans leur seigneurie de Sillery, qui couvre non seulement le territoire actuel de Sillery, mais également celui de Sainte-Foy. Cette seigneurie a été donnée aux Indiens, mais comme ils sont considérés comme des mineurs sous la tutelle des Jésuites, ces derniers agissent comme s'ils étaient les propriétaires. En 1667, à l'intersection sud-est de l'actuel chemin des Quatre-Bourgeois et de la route du Vallon, ils construisent une chapelle qu'ils dédient à Notre-Dame-de-Foy.

Comme les Jésuites y ont déjà concédé des terres à des colons français qui ont contribué à la construction de la chapelle, ces derniers sont autorisés à la fréquenter. Parmi eux se trouve Étienne Sédilot. Sa fille aînée Marie-Madeleine, née en 1665, épousera Pierre Auclair en 1679. Cette chapelle de Notre-Dame-de-Foy a un triple usage. En plus de servir à la population huronne et à la population française, elle sert de lieu de pèlerinage. C'est que le Père Chaumonot, chargé de la mission, a fait venir de Dinant, en Belgique, la réplique d'une statue de Notre-Dame-de-Foy, vénérée là-bas. Cette réplique ayant acquis la réputation de faire des guérisons, les pèlerins y affluent. Nous trouvons là en germe ce qu'il organisera plus tard sur une plus grande échelle à Notre-Dame-de-Lorette.

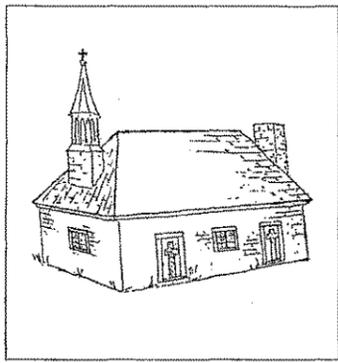
Après six ans à Notre-Dame-de-Foy, les Hurons doivent de nouveau déménager. La raison est que les ressources, bois et sol, sont épuisées. On laisse aux colons français la chapelle, qu'ils fréquenteront jusqu'à ce qu'elle soit incendiée en 1698. Ils en construiront une nouvelle plus à l'ouest, à l'intersection de l'actuel chemin Sainte-Foy et de la route de l'Église. Ainsi est née la paroisse de Notre-Dame-de-Foy.

Plus au nord, les Jésuites possèdent la seigneurie de Saint-Gabriel, qui couvre les territoires actuels de L'Ancienne-Lorette, Loretteville et Val-Belair. L'endroit choisi pour déménager les Hurons est un plateau traversé par un cours d'eau, là où se trouve aujourd'hui l'église de L'Ancienne-Lorette.

De L'Ancienne-Lorette à La Jeune-Lorette

Un village, composé de maisons longues en écorce et d'une chapelle, est dressé. Exceptionnellement, la chapelle est construite en brique. À l'automne de 1673, on fait venir par bateau, de Château-Richer à Sillery, 24 000 briques, que l'on transporte ensuite sur des traînes durant l'hiver. Comme il en manque, on en fabrique sur place 30 000 autres, à environ 3 kilomètres de là. Commencée le 16 juillet, la construction est terminée le 4 novembre. Cette chapelle, l'oeuvre du Père Chaumonot, est cette fois dédiée à Notre-Dame-de-Lorette.

À Loreto, en Italie, il existe un lieu de pèlerinage créé autour de la *Santa Casa*, la maison où la Vierge Marie aurait vécu à Nazareth. Selon la légende, cette maison aurait été transportée par les anges en 1294, pour la soustraire à la profanation des musulmans. Elle consiste en un ensemble de trois murs qui étaient adossés à une grotte, d'où elle a été détachée. Dans la basilique qui l'abrite, on vénère une statue dite de Notre-Dame-de-Lorette. Jeune homme, le Père Chaumonot y a été miraculeusement guéri. Devenu jésuite et autorisé à aller œuvrer comme missionnaire au Canada, il a fait la promesse qu'il créerait là-bas un sanctuaire dédié à Notre-Dame-de-Lorette.



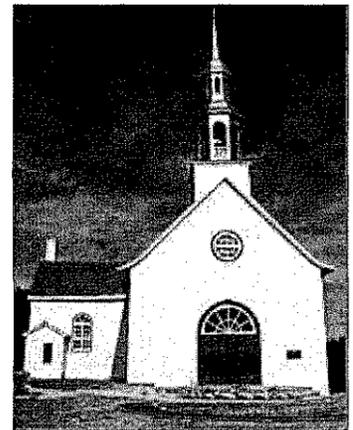
La chapelle de L'Ancienne-Lorette.

Extérieurement, la chapelle qu'il fait construire, avec son toit à quatre versants couvert de bardeau, est de style canadien, mais le plan intérieur reproduit le modèle italien. Une porte donne accès à la nef, surmontée d'un clocher, tandis qu'une autre porte donne accès à l'appartement de la Vierge, chauffé par un foyer. Au centre de la chapelle trône une réplique de Notre-Dame-de-Lorette, importée d'Italie. Des guérisons lui sont attribuées, ce qui amène de nombreux pèlerins, tant français qu'autochtones des autres nations. Il n'y a pas un habitant de Québec ni un visiteur qui n'y soit allé faire ses dévotions. Les Hurons en profitent pour vendre des articles d'artisanat.

Après vingt-trois ans, pour des raisons semblables aux précédentes, on parle de nouveau de déménager. Cette fois, dans la même seigneurie de Saint-Gabriel, on choisit un endroit plus au nord, près de la rivière Saint-Charles, qui donne accès au lac du même nom et à une forêt giboyeuse. Le village est planté près d'une chute, où les Jésuites construiront un moulin. La première chapelle, en bois, est remplacée par une église en pierre en 1730.

C'est celle que l'on peut voir aujourd'hui. Comme le vocable de Notre-Dame-de-Lorette a été conservé, le nouveau village prend le nom de Jeune-Lorette. Quant à l'endroit que l'on a quitté, il devient L'Ancienne-Lorette. La chapelle qu'on y laisse servira d'église aux colons français. Ainsi est née la paroisse de L'Ancienne-Lorette, dédiée à Notre-Dame-de-l'Annonciation.

Le départ de L'Ancienne-Lorette ne se fait pas sans heurts. Les Hurons, sous la conduite du Père de Couvert, apportent avec eux tout de ce que contient la chapelle, y compris les serrures, les vitres et les gonds. Le Père de Couvert aurait même songé à récupérer la brique. C'est ce qui explique qu'aujourd'hui, l'église du Village Huron offre à voir des objets qui remontent aux débuts de la colonie. En 1868, l'incendie d'une boutique voisine s'est propagé au toit de l'église, mais, heureusement, on a eu le temps de sauver ces trésors.



L'église de la Jeune-Lorette.

Et les Auclair?

Ainsi donc, les Hurons arrivent à la Jeune-Lorette en 1697. Pour Marie-Madeleine Sédilot, maintenant l'épouse de Pierre Auclair, ce sont de nouveau des voisins. C'est la même chose pour sa mère, venue finir ses jours chez elle. Le registre paroissial nous révèle que douze enfants Auclair sont baptisés dans l'église des Hurons. Six d'entre eux sont des enfants de Jean-Baptiste-Laurent Auclair, le troisième propriétaire de la maison ancestrale. La raison est que l'église de Charlesbourg étant devenue trop petite, les familles qui demeurent dans la partie ouest de la paroisse de Charlesbourg sont autorisées à fréquenter l'église des Hurons. Cela a duré jusqu'en 1795, date de fondation de la paroisse de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette.

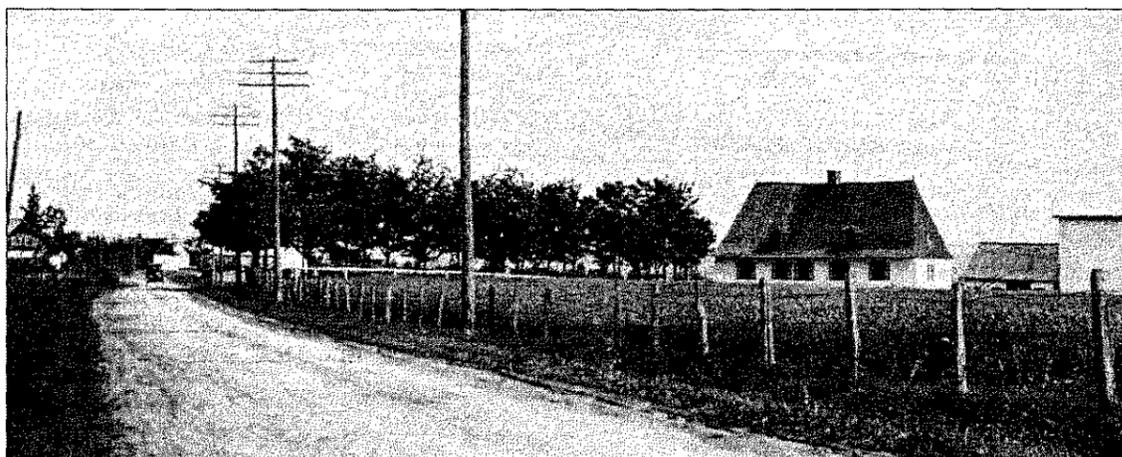


Photo de la maison Auclair-L'Heureux prise par Marius Barbeau en 1919.

La population du Village Huron est fortement métissée. Compte tenu de la proximité, la question est de savoir si des Auclair ont épousé des Hurons. Nous entendons ici les mariages qui figurent dans les registres, aussi bien à Lorette qu'ailleurs, car bon nombre d'Indiens demeurent hors des réserves. La difficulté, ce sont les patronymes. Seuls les Sioui et les Gros-Louis ont de bonnes chances d'être des Hurons. *Tsioui* est le seul patronyme d'origine huronne. Il signifie « ceux du soleil levant », Quant à *Gros-Louis*, c'est un sobriquet. D'autres patronymes sont des prénoms donnés au baptême, tels Bastien (Sébastien) ou Vincent, ou des noms de familles françaises qui ont fait alliance, tels Picard ou Savard. Il est difficile de savoir si ceux qui portent ces patronymes sont de souche huronne ou française. Aucun Sioui ni Gros-Louis ne figure comme conjoint d'un Auclair homme ou femme. Par contre, des belles-mères portent ce nom. C'est dire que pour les Auclair, un certain métissage a eu lieu, au moins par les collatéraux.

Sur la route de Lorette, une vieille maison

L'un des premiers à découvrir la valeur patrimoniale de la maison Auclair-L'Heureux est Marius Barbeau. C'est en se rendant au Village Huron qu'il fait cette découverte. En 1910, de retour d'un voyage en Europe où il s'est initié à l'anthropologie, il est engagé à Ottawa comme spécialiste des cultures autochtones. On lui confie d'abord l'étude des Hurons.



1919. J.-J. Villeneuve

C'est ce qui l'amène à Lorette en avril 1911. Équipé d'un phonographe Edison et de cylindres de cire, il passe six semaines à enregistrer des chansons. Il y retourne en 1914 pour enregistrer des contes. Puis de nouveau en 1919 pour terminer son enquête. Sur la route qui le mène au Village Huron, il découvre de vieilles maisons, dont celle qui se trouve à la limite de Charlesbourg. En 1919, muni d'un appareil photo, il prend le temps de s'y arrêter. Il prend cinq clichés, qui sont les plus anciens de la maison que l'on connaisse. Ils sont aujourd'hui conservés au Musée Canadien des Civilisations à Ottawa.

Après avoir pris ces photos, le jeune Barbeau visite l'intérieur de la maison. Le propriétaire est alors Joseph-Jérémie Villeneuve, car après quatre générations d'Auclair, le bien est passé à un gendre. Le visiteur a une formation d'anthropologue, mais il s'intéresse également au folklore, à l'artisanat, à l'architecture, à tous les domaines où survit la tradition française. Au cours des trente années qui vont suivre, il va rapporter de ses explorations non seulement des photos et des enregistrements, mais également des objets, en vue d'enrichir le Musée national du Canada. Ici, dans le grenier, il découvre entre autres une fourche en bois. À défaut de pouvoir l'emporter, il obtient que le propriétaire pose avec elle. Monsieur Villeneuve, sans doute étonné d'un tel emballement, se prête au jeu. D'où cet intéressant document.

Aujourd'hui



Max Gros-Louis

Pendant trois siècles, les Hurons de Lorette ont été traités et se sont perçus comme les débris d'une nation déchue. Depuis, suite à la « révolution tranquille », imitant les Québécois, ils ont redressé la tête. Comme eux, ils ont redéfini leur identité et ils l'ont affirmée avec fierté. L'un de leurs premiers gestes a été de traduire en langue huronne les dénominations françaises qu'on leur avait imposées. Les Hurons sont désormais des Hurons- Wendat. Leur village est Wendake. La rivière Saint-Charles est Kabir Kouba. Plus nombreuse que jamais, la population originaire de Wendake compte 3 000 personnes, dont 1 200 demeurent sur les terres de la réserve. La nouvelle réputation de ce village est due à Max Gros-Louis, grand chef depuis 1964, sauf quelques périodes où il s'est retiré de la vie publique.

Au Québec, au Canada et dans le monde, Max Gros-Louis est connu pour ses engagements au service de la culture et des droits des Amérindiens. Sur le plan local, il a mis en place une organisation qui peut rivaliser avec celle des municipalités les plus dynamiques. La plus récente de ses réalisations est la construction de l'Hôtel-Musée, que nous aurons l'occasion de découvrir le 1^{er} juin prochain.

Raymond L'Heureux